

Sommaire du No 1185 du 12 janvier 1907

Hors-texte: Le Canada pittoresque; Nos gravures d'actualité — Chronique: Un trait-d'union, par L. d'Ornano — Echos de partout, par Paul d'Esmorin — Nouvelles inédites: Une étoile, par Jeanne — Simple historiette, par M. Rôde — Autour des Lehudec, par Mlle Marie Le Franc — Nouvelle: Blessure sacrée, par Daniel Lesueur — Pour nos lectrices — Comment le Japon a aboli les horreurs de ses prisons, adapté de l'anglais par P. d'E. — Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — Les monuments canadiens: La statue de Chénier, par Georges Laurier — Nouvelle: Entrée dans le monde — A travers le Canada — La cuisine de Madame: Recettes à la Canadienne — Inédit: Le devoir social, par Gaston Leury — Les grands musiciens — Feuilletons: **Le Chien d'Or** — **Robinson Crusôé** — Poésies, variétés, etc.

Musique:

Mélodie: **Elle**, par Camille Saint-Saëns; **Sur la route** (pour piano), par B. U. Colomer.

FETES RELIGIEUSES

Lundi 7, S. Aldric, évêque.
Mardi 8, Ste Gudule, vierge.
Mercredi 9, S. Julien martyr.
Jeudi 10, S. Guillaume, évêque.
Vendredi 11, S. Théodose, abbé.
Samedi 12, Ste Césarie ou Césarine, abbesse.
Dimanche 13, Octave de l'Epiphanie.
Lundi 14, S. Hilaire de Poitiers, évêque et doct.
Mardi 15, S. Paul, ermite.
Mercredi 16, S. Marcel Ier, pape et martyr.
Jeudi 17, S. Antoine, abbé.
Vendredi 18, Chaire de S. Pierre à Rome.

Nouvelle lune, le 14, à 1 heure 3 minutes du matin.

CHRONIQUE

UN TRAIT D'UNION

Je voudrais aujourd'hui vous entretenir d'un échange tout spécial et quasi officiel de pensée, qui, depuis quelques années, se produit entre grandes nations.

Quand je vous aurai dit qu'au Canada et aux Etats-Unis l'Alliance française y pourvoit dans l'intérêt de la France, en nous envoyant chaque année des conférenciers de grand talent, de renommée considérable, et fort éloquents, vous devinez ce dont il s'agit. J'insisterai cependant sur ce sujet de chronique, parce que, tout en étant d'actualité, il comporte certaines réflexions, non dépourvues d'intérêt.

Actuellement, à Paris, le vieux Collège de France, fondé en 1530 par Budé et ses amis, retentit de la parole chaude et magistrale de M. Guglielmo Ferrero, jeune et savant historien italien, célèbre à 35 ans, d'avoir publié "Grandeur et décadence de Rome" et d'autres ouvrages de grande érudition. Les conférences de M. Ferrero attirent, dit-on, le tout-Paris, et, snobisme mis à part, sont réellement très goûtées d'un public d'élite, que le maître charme par ses phrases lumineuses, débitées en un français qui, pour avoir un léger accent piémontais, est presque impeccable.

Toujours dans la Ville-Lumière, un professeur américain, hautement prisé chez nos voisins, fait en anglais un cours que suivent des

auditeurs épris de la langue de Shakespeare et des choses de ce continent.

A Berlin, comme titulaire de la chaire Roosevelt, le prof. Burgess, de New-York, fait à l'Université de la capitale allemande un cours d'histoire américaine, dont la renommée s'est subitement étendue extraordinairement, le prof. Burgess ayant traité la doctrine Monroe avec une désinvolture qui, ne plaisant pas à ses compatriotes, leur fit pousser des cris de paons.

Ailleurs, des lettrés de différentes nationalités, tous qualifiés pour ce faire, tantôt dans la langue du pays où ils parlent, tantôt dans la leur, captivent l'attention d'un tas de gens que les choses de la pensée universelle préoccupent.

Lorsque je dis que ces personnes aiment à pénétrer les idées de derrière la tête de l'humanité, je fais peut-être une métonymie, car, au vrai, ce que veulent les admirateurs des maîtres de la parole, en voyage, c'est de mieux connaître l'homme, répétant "in petto" avec Thérèse:

"Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger."

Or, les conférenciers qui se font entendre autre part que dans leur patrie offrent une étrangeté, une vision des choses et des gens qui, caractérisant l'esprit de leur race, plaisent d'autant plus que la nouveauté des aperçus est plus grande, plus attrayante, plus en dehors des idées généralement admises par l'auditoire auquel ils s'adressent. De là, probablement, la satisfaction qu'éprouvent les Français d'entendre M. Ferrero; les Allemands, M. Burgess; et nous-mêmes, les littérateurs français qui nous visitent régulièrement chaque année, grâce aux rapides et sûrs moyens de communication dont on dispose à notre époque.

De tous les discours de ces messieurs, où se reflètent les aspirations des peuples, où passe le souffle puissant de la civilisation, reste au coeur de chacun un souvenir de plus en plus précis de l'humanité. Car, chaque conférencier, quel que soit le sujet qu'il traite, laisse forcément deviner les latences psychologiques de sa race, ses vertus, son plan de travail. C'est dire qu'il en peint pour ainsi dire la civilisation, puisque, si je ne me trompe, Le Play a défini cette dernière: "Le régime du travail stable, fécondé par la science et par la vertu." Et, ainsi apparaît chez un homme qui assume momentanément le rôle d'apôtre de la pensée nationale qu'il incarne, tout un monde d'entendement, qui attire, captive, intéresse, instruit, un public, ordinairement de choix, prêt à s'assimiler ce qu'il a entendu de profitable et de bon. Parce qu'il faut dire que d'après la définition même de la civilisation, telle que citée ci-dessus, il s'agit de s'entendre sur le mot vertu, puisqu'il n'a pas partout la même acception, depuis que nombre d'écoles philosophiques ont bouleversé les idées saines, morales et archaïques qu'évoquait ce vocable au sein de la société de jadis. C'est ce qui explique comment il se fait que certains conférenciers peuvent se fourvoyer dans un sujet, et, voulant présenter un bouquet de choix à des amis, inconsciemment ou perfidement (ce qui alors ferait douter de la valeur de leur tâche civilisatrice), y mêlent maintes épines. Ceci nous revient d'avoir entendu plusieurs fois de savants, mais mal avisés orateurs de passage, froisser l'âme canadienne par des aperçus d'une morale spéciale, peu faite pour cadrer avec notre foi, nos moeurs et nos coutumes. Aussi, avons-nous dit que des séances littéraires de ce genre, les auditeurs ne retiennent que le bon côté, que l'esprit général, sorte de parfum émanant d'une terre ignorée, mais qu'il n'est pas indifférent de connaître.

Mais, si comme je le laisse entendre ici, il arrive parfois qu'une soirée impatientement attendue comporte une atmosphère intellectuelle passagèrement déprimante, il ne s'en suit pas que nous ne devions pas lui savoir gré du contact supérieur qu'elle nous offre à l'endroit de la famille humaine que personifie à nos yeux l'orateur de passage. Depuis que l'habitude de conférer s'est établie entre les classes élevées des peuples, il n'est pas douteux, que l'on ne s'en trouve bien. Si j'osais, j'irais à dire que l'enseignement des langues modernes entrepris à l'étranger par des milliers de personnes des deux sexes, n'enseignant que leur langue maternelle; et les conférences littéraires ou scientifiques échangées de pays à pays, ont plus fait pour la bonne harmonie des peuples, pour la paix universelle et la fraternité idem, que les congrès de la Paix, que les armements apeurants, que tout le bataclan dont le journalisme ou la politique nous rabattent les oreilles, leur donnant crédit des carnages évités depuis une génération environ.

Comment la mesurer, en effet, l'oeuvre pacificatrice des termites de l'intellect, qui, pénétrant au foyer d'un autre peuple, lui ouvre des horizons nouveaux sur la morale, sur la vie nationale, de la patrie de l'humble maître ou maîtresse de français, d'anglais, d'allemand, etc.

Comment la mesurer l'oeuvre bienfaisante, tout de rapprochement pour les races, qu'accomplissent les orateurs conférenciers qui font aimer le sol d'où germa leur talent, parfois leur génie?

En vérité, tel est peut-être le trait-d'union qui rapproche chaque jour davantage, et qui rapprochera de plus en plus des nations naguère encore prêtes à s'égorger, des nations non encore désarmées et que guette la guerre. Que, si ce trait-d'union n'est pas unique, il n'en existe pas moins, louable entre tous, digne de remarque. Plus il y aura de Ferrero, de Burgess, et de marchands de participes de par le monde, mieux on se connaîtra, plus on s'estimera, et plus vite aura disparu l'ère stupide des haines farouches et irraisonnées entre peuples.

L. d'ORNANO.

MER ET MONTAGNE

Dieu! que les monts sont beaux avec ces taches d'ombre!
Que la mer a de grâce et le ciel de clarté!
De mes jours passagers que m'importe le nombre!
Je touche l'infini, je vois l'éternité.

Orages! passions! taisez-vous dans mon âme!
Jamais si près de Dieu mon coeur n'a pénétré.
Le couchant me regarde avec ses yeux de flamme,
La vaste mer me parle et je me sens sacré.

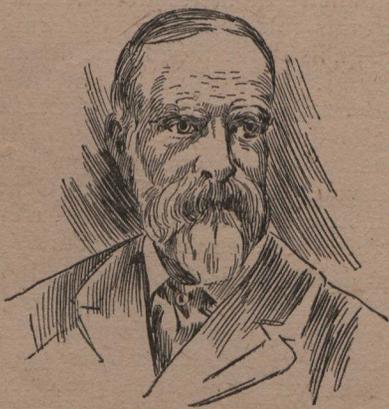
Béni soit qui me hait et béni soit qui m'aime!
A l'amour, à l'esprit donnons tous nos instants.
Fou qui poursuit la gloire ou qui creuse un problème!
Moi, je ne veux qu'aimer, car j'ai si peu de temps!

L'étoile sort des flots où le soleil se noie;
Le nid chante; la vague à mes pieds retentit;
Dans toute sa splendeur le soleil se déploie.
Mon Dieu que l'âme est grande et que l'homme est petit!

Tous les objets créés, feu qui luit, mer qui tremble,
Ne savent qu'à demi le grand nom du Très Haut.
Ils jettent vaguement des sons que seul j'assemble;
Chacun dit sa syllabe, et moi je dis le mot.

Ma voix s'élève aux cieux, comme la tienne, abîme!
Mer, je rêve avec toi! Monts, je prie avec vous!
La nature est l'encens, pur, éternel, sublime;
Moi, je suis l'encensoir intelligent et doux.

VICTOR HUGO.



L'hon. JAMES BRYCE, auteur de "The American Commonwealth", nouvel ambassadeur d'Angleterre aux Etats-Unis.



Mgr MONTAGNINI, prélat du Saint-Siège, ancien secrétaire du nonce à Paris, qui, récemment, fut expulsé de France par ordre de M. Clémenceau.



Le duc de DEVONSHIRE qui, à la Chambre des Lords, a beaucoup contribué à faire amender le "bill" de l'éducation, tel que proposé par la Chambre anglaise des Communes.